

REVUE DE PRESSE



L'Enfant brûlé

Librement adapté du roman de Stig Dagerman

Texte et mise en scène Noémie Ksicova

Création du 15 au 23 novembre 2023 à la Comédie de Reims, CDN

Du 8 au 9 février 2024 : phénix, Scène nationale de Valenciennes pôle européen de création

Le 14 février : MCA, Maison de la Culture d'Amiens pôle européen de création et production

Du 27 février au 17 mars : Odéon-Théâtre de l'Europe

Compagnie Ex-Oblique / Noémie Ksicova

Contact Production / Diffusion / Relations presse

AlterMachine

Production / Diffusion

Carole Willemot

carole@altermachine.fr - 06 79 17 36 65

Marine Mussillon

marine@altermachine.fr - 06 29 90 13 86

Relations presse

Elisabeth Le Coënt

elisabeth@altermachine.fr - 06 10 77 20 25

Erica Marinozzi

erica@altermachine.fr - 06 79 17 36 65



L'ENFANT BRÛLÉ

THÉÂTRE

NOËMIE KUSICOVA, D'APRÈS STIG DAGERMAN

Un fils est dévasté par la mort de sa mère. Son père, lui, s'en remet vite. Faux-semblants, jalousies... Une œuvre suédoise admirablement adaptée.

■■■■

Théâtre qui retourne, jette le trouble, laisse des traces, que cet *Enfant brûlé* signé Noémie Ksicova. Repérée en 2021 grâce au festival Impatience, la metteuse en scène s'empare de l'œuvre du Suédois Stig Dagerman (1923-1954) dont la langue, difficilement transposable sur scène, est ici remaniée pour mieux transmettre aux spectateurs la sombre substance de son propos. L'enfant brûlé, c'est Bengt (Théo Oliveira Machado), 20 ans, qui vient de perdre sa mère. Comme le livre (paru en 1948), le spectacle commence le jour de l'enterrement de cette femme, clé de voûte de la famille dont la disparition semble insurmontable pour le jeune homme. Knut (Vincent Dissez), le père de ce dernier, paraît, lui, vite remis, troquant un bref chagrin de circons-

tance pour laisser entrer dans le foyer celle que l'on devine être son amour de plusieurs mois : Gun (Cécile Périconne). Bérit (Lumîr Brabant), la petite amie de Bengt, complète ce trio, s'efforçant de faire tampon entre ces êtres condamnés à évoluer ensemble.

Dans une ambiance souvent morose, mâtinée de faux-semblants, le mépris, les silences, les soupçons, les jalousies pèsent. Sur scène, le décor se transforme au gré des errements, tant psychiques que physiques. Pendant deux heures quarante-cinq, Noémie Ksicova examine les ressorts de la pensée du quatuor, dénouant les liens de leur relation. Chacun des protagonistes semble marcher sur un fil, à la limite du basculement dans un état émotionnel extrême. Au centre de tout, Bengt consume son être, agit telle une

Deux hommes, deux femmes, et chacun marche sur un fil. Avec Vincent Dissez (le père).

bête, comme étranger aux frontières communes de l'humanité. Il est le foyer destructeur de cette famille. Consciement ? Les lettres qu'il rédige, à lui-même et aux autres, témoignent en tout cas de sa clairvoyance.

Ce qui ne peut être dit ou montré, Noémie Ksicova le suggère par le son. « Je suis plus sensible à l'ouïe qu'à la vue. Il m'arrive de diriger les comédiens sans les regarder, en écoutant uniquement leurs voix », explique-t-elle. Les quatre interprètes, le jeune Théo Oliveira Machado en tête, sont d'ailleurs impeccablement dirigés. Ce dernier, déjà présent dans une précédente pièce de Ksicova (*Loss*, 2020), n'est pas diplômé d'une école de théâtre mais épatant dans la peau d'un personnage qui convoque notre part la plus sombre.

— **Kilian Orain**

| 2h45 | Le 14 février, Maison de la culture d'Amiens (80), tél. : 03 22 97 79 77 ; du 27 février au 17 mars, Odéon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, Paris 17^e, theatre-odeon.eu

Télérama Sortir
Mercredi 28 février 2024

L'Enfant brûlé

De Stig Dagerman, mise en scène de Noémie Ksicova.
Durée: 2h15. Jusqu'au 17 mars, 20h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Odéon – Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17^e, 01 44 85 40 40. (8-36€).

TTT Théâtre qui retourne, jette le trouble, laisse des traces, que cet *Enfant brûlé* signé Noémie Ksicova.



L'Enfant brûlé Jusqu'au 17 mars, aux Ateliers Berthier.

La metteuse en scène s'empare du roman de Stig Dagerman (1923-1954), ici remanié pour mieux transmettre la sombre substance de son propos. L'enfant brûlé, c'est Bengt, 20 ans. Comme dans le livre, le spectacle commence le jour de l'enterrement de sa mère, dont la disparition semble insurmontable pour le jeune homme. Dans une ambiance bien souvent morose, imprégnée de faux-semblants, le mépris, les silences, les soupçons, les jalousies pèsent. Aux côtés de Bengt, Knut (Vincent Dissez), Gun et Bérit tentent de cohabiter. Saluons d'ailleurs les quatre interprètes, le jeune Théo Oliveira Machado en tête, impeccablement dirigés. Ce dernier épate dans la peau de Bengt, personnage convoquant notre part la plus sombre.

Lefigaro.fr

Vendredi 1^{er} mars 2024

L'Enfant brûlé: cris et chuchotements aux Ateliers Berthier

Par Anthony Palou

Publié le 01/03/2024 à 15:34



Écouter cet article

00:00/03:45



Dans un théâtre qui suggère plutôt qu'il ne montre, la vengeance d'un fils attiré par le feu, comme un papillon par la lumière. *Jean-Louis Fernandez*

CRITIQUE - Cette pièce décrit la descente aux enfers d'un jeune homme traumatisé par la mort de sa mère. Glaçant.

Dans la salle enténébrée, nous entendons des chuchotements. Il s'agit d'une conversation banale, gaie, entre une mère et son petit garçon qui ne trouve pas le sommeil. Mais dès que le plateau s'éclaire, soudain, un ordre sinistre règne. Voici Bengt (impressionnant Théo Oliveira Machado) entouré de son père Knut (Vincent Dissez) et de Bérit (Lumîr Brabant), la fiancée de Bengt.

Les trois personnages sont face à un trou ou plutôt une tombe. Il neige. Bengt a une vingtaine d'années. Il déplore le trépas de sa mère et bientôt l'inconduite de son père car, dès la deuxième scène, Bengt lui reproche d'avoir une maîtresse. Il dit : «*Elle est belle ?* » Le père répond : «*Je n'ai pas à me justifier.* » Réplique glaçante de Bengt : «*À moi non mais à Maman, oui.* » Le père, froid : «*Elle est morte.* » Le fils, coupant : «*Elle n'a pas toujours été morte...* »

À lui seul, ce dialogue pourrait résumer l'ambiance de cette pièce adaptée du roman de Stig Dagerman (1923-1954) et mise en scène par Noémie Ksicova. Le décor ? Une seule pièce comme un concentré de toute la maison : l'entrée, le salon, la chambre. Derrière un voilage, on distingue une autre chambre, celle de la défunte. Entre le père et le fils va se jouer pendant plus de deux heures une guerre des nerfs.

Violence intérieure

L'Enfant brûlé est l'histoire d'une vengeance. Bengt veut venger sa mère de l'infidélité du son père mais tout n'est pas si simple que ça. Il y a de la tragédie grecque dans ce drame suédois. La tension entre les deux hommes ne cessera de monter et rien ne pourra l'arrêter. Le spectateur observe la violence intérieure de Bengt allant crescendo. Lorsque Knut quitte le foyer pour rejoindre Gun, sa maîtresse (Cécile Péricone), et qu'il revient souvent ivre de sa fugue, le bruit de ses pas dans la neige est amplifié. Ces craquements font froid dans le dos. Un jour, le père ne revient pas seul. Il tient encore une cuite mais tient aussi en laisse Hector, un grand chien noir, cinquième personnage de la pièce. D'où vient-il ? On apprendra plus tard son pedigree.

Bengt déteste d'emblée ce chien car il n'aime personne excepté sa mère morte qu'il aime d'une façon quasi incestueuse. Bientôt, le père présentera sa maîtresse à son fils. Scène terrible de famille décomposée où l'on s'attend à une explosion. Il n'y en aura pas. Il y aura pire : un silence, des phrases insignifiantes et la pesante présence du fantôme de la mère qui n'était pas une sainte. Nous avons parfois envie de baisser

les stores sur ce huis clos afin de ne pas voir ce Bengt sombrer dans la folie. Psychose !

Bientôt, ce petit monde se retrouve - un peu d'air ! - dans le chalet de Gun, sur une île. Nous découvrons une sorte de lac où se baignent Knut et Gun. Bengt a un plan : séduire Gun. Couchera-t-elle avec lui ? Climat vicié. La pièce est ponctuée de lettres que Bengt s'écrit à lui-même. La mise en scène de Noémie Ksicova, austère et angoissante, démonte les rouages de la descente aux enfers d'un jeune garçon qui apprend que la pureté n'est pas de ce monde. Que la neige est souvent sale.

L'Enfant brûlé, à l'Odéon-Ateliers Berthier (Paris 17^e). Jusqu'au 17 mars.
Tél.: 01.44.85.40.40. www.theatre-odeon.eu

CRITIQUE

« L'enfant brûlé », un drame à feu doux à l'Odéon

Noémie Ksicova adapte avec une infinie délicatesse le sombre roman de Stig Dagerman, histoire d'un deuil adolescent aussi violent que désespéré, incarné par un quatuor de comédien(e) s remarquablement accordés.



Repas de famille sous tension. De gauche à droite : Knut (Vincent Dissez), Bengt (Théo Oliveira Machado), Gun (Cécile Péricone) et Bérit (Lumir Brabant). (Jean-Louis Fernandez)

Pour complimenter un(e) comédien (ne) ou un spectacle, on met souvent en avant sa « justesse ». L'expression quelque peu galvaudée trouve pleinement son sens quand on l'applique au travail de Noémie Ksicova pour cet « Enfant brûlé » au Théâtre de l'Odéon. Tout dans cette création théâtrale est d'une infinie justesse : l'adaptation libre mais respectueuse du roman de Stig Dagerman, paru en 1948 ; la mise en scène bergmanienne, alternant cris, chuchotements et silence ; le décor stylisé et astucieux ; le jeu serré, tenu des deux acteurs et des deux actrices en scène.

La metteuse en scène a réussi à tirer l'histoire de ce deuil post-adolescent violent vers le présent, sans brider sa force corrosive et sa poésie. Bengt, garçon de 20 ans qui, sous couvert d'un combat pour la pureté, transforme le trauma de la mort de sa mère

en un jeu pervers de destruction - de lui-même et de ses proches - devient héros rebelle d'aujourd'hui. Injuste, narcissique, jeune fauve blessé en demande d'amour, il séduit autant qu'il agace et effraie.

Intériorité

Avec Théo Oliveira Machado, Noémie Ksicova a trouvé l'interprète idéal. Fort de sa gueule d'ange à la « Théorème », de son port un peu raide, de sa voix blanche, de ses expressions tour à tour naïves et féroces, il compose un « enfant brûlé » d'une grande intériorité qui paraît près d'implorer à tout instant. Dans le rôle du père, Knut, Vincent Dissez cultive intelligemment les contrastes : affichant une fragilité fébrile, une bienveillance maladroite, une aspiration désespérée à la joie, incarnée par sa nouvelle compagne Gun.

Cécile Péricone campe avec une énergie farouche cette femme soumise à des chocs contraires : d'abord maîtresse du père, Gun deviendra maîtresse du fils, qui a choisi de l'aimer après l'avoir détestée. Lumir Brabant donne une émouvante densité au personnage de Berit, la petite amie de Bengt, sans cesse humiliée par son brutal fiancé. En contrepoint, le sympathique chien noir, Mesa (Hector dans la pièce), éclaire de sa tendresse animale le drame vécu par des humains à la dérive.



D'un appartement confiné à une île éclatante bordée d'eau turquoise, des nuits enneigées aux feux d'artifice de la Saint-Jean, une Suède intemporelle se matérialise sur le plateau des ateliers Berthier - un pays froid peuplé de souffrance, d'élan d'amour-haine et de fantômes. « L'enfant brûlé » se consume à feu doux et plonge le public dans un cauchemar éveillé. Seule la dernière image, pour peu qu'on soit de nature optimiste, semble allumer une lueur d'espoir : celle d'être consolé, même après avoir tout brûlé...

Philippe Chevilly

Lesinrocks.com
Vendredi 23 février 2024

Inrocks
Festival,
"Showgirl",
Regards
Satellites... Voici
l'agenda de la
semaine



par Les Inrockuptibles
Publié le 23 février 2024 à 15h57
Mis à jour le 23 février 2024 à 15h57

Affiche Les Inrocks Festival 2024 © Alex Khabbazi ↑

**Et aussi le PCMMO, une expo sur Matthieu
Laurette, ou encore "L'Enfant brûlé" de Noémie
Ksicova... Voici nos 6 bonnes raisons de prendre
la pluie cette semaine !**

(...)

6. *L'Enfant brûlé*, par Noémie Ksicova

Dans une maison isolée, le drame se joue entre cris et chuchotements dans un univers qui fait penser aux films d'Ingmar Bergman. À la mort de sa mère, un fils retourne sa douleur en violence, témoigne d'une mauvaise foi sans limite envers ses proches. Cette crise d'un adolescent qui se sent abandonné est approchée avec beaucoup de tendresse par Noémie Ksicova. De la force des non-dits à la vérité de la blessure, l'étrange ballet des sentiments se transforme en une émouvante chorégraphie de l'intime.

> Du 27 février au 17 mars, aux Ateliers Berthier (Odéon-Théâtre de l'Europe), Paris

Hottellotheatre.wordpress.com

Mardi 27 février 2024

*L'Enfant brûlé, adapté de Stig Dagerman,
traduction Élisabeth Backlund,
conception, adaptation et mise en scène de
Noémie Ksicova, Odéon-Théâtre/Ateliers
Berthier.*



Crédit photo : Jean-Louis Fernandez

L'Enfant brûlé, librement adapté de *L'Enfant brûlé* de **Stig Dagerman**, traduction **Élisabeth Backlund**, conception, adaptation et mise en scène de **Noémie Ksicova**. Avec **Lumir Brabant**, **Vincent Dissez**, **Théo Oliveira Machado**, **Cécile Péricone**, le chien **Mesa**, et la voix de **Sébastien Eveno**, scénographie **Anouk Dell'Aiera**, création lumières **Nathalie Perrier**, composition musicale, création sonore **Bruno Maman**, **Mélissa Jouvin**,

costumes **Carole Tavernier**, dramaturgie **Aurelien Patouillard**, dressage et accompagnement chien **Victorine Reinewald**.

« Mon amour, Comme prévu j'arrive bientôt sur ton île. J'ai menti à Papa je lui ai dit que je partais chez Henrik un ami du collège et il n'y a vu que du feu. J'apprends avec toi ce que ça veut dire aimer. Tu es toujours avec moi ce qui veut dire que je ne suis plus jamais seul. » Un éveil à soi.

L'amour de la vie, la passion pour les êtres hante l'oeuvre de Stig Dagerman, qui procède d'une indignation à fleur de peau doublée d'une réflexion clairvoyante sur l'expérience de solitude existentielle. Souhaitant justice, tolérance et démocratie, le romancier fait état d'un monde cruel, sans compassion. Troublé par la mort et l'amour, entre l'angoisse et la peur, il s'attache à l'enfant.

L'Enfant brûlé est ce jeune homme animé d'une sensibilité trop vive, d'un feu ardent qui le consume, qui l'empêche d'évaluer la juste distance face aux événements des jours qui passent : « *C'est aussi une mère que l'on enterre et son fils a vingt-ans, et c'est tout ce qu'il a.* »

A l'opposé de cette effervescence affective non maîtrisée, perce la prose acérée de Dagerman, concise et sèche, d'une sincérité coupante d'éclats de lumière soudains, entre non-dits et silences, une manière bien frappée de démultiplier l'acuité des sensations. La mesure des silences battus est intégrée à la partition théâtrale, dans la vibration de notes musicales et la résonance de la voix intérieure du fils. Sur la scène, des pas mesurés, une manière d'être, de se poser dans le monde.

La mort d'une mère provoque une brûlure qui ne s'apaise pas, le sentiment d'abandon et de solitude contracté à jamais, corrélé à l'observation de la bassesse des êtres et de sa propre compromission. Le fils chagriné pleure sincèrement sa mère : une chandelle posée sur la

table symbolise l'absente. A travers ses larmes, il observe et comprend le comportement paternel.

Bengt nourrit de la méfiance envers son père et envers Gun, la maîtresse de celui-ci, face à sa propre pureté, pense-t-il, dévolue à la mémoire maternelle. Ses lettres – il aime écrire, d'abord à lui-même, puis aux autres – montrent son goût pour la méditation et la lucidité.

Suspensions, jalousies et silences entre le fils et le père dans le huis-clos familial; or, le père et sa maîtresse, le fils et sa fiancée, ne trouvent pas le repos ensemble car l'absente se glisse entre les figures. Celle qui sera l'épouse dorénavant endosse, à la fois, le rôle de l'amante nouvelle du fils et le rôle de la mère – mère qui n'était pas sans défauts, tel le père. De désillusion en désillusion, le protagoniste vit l'expérience des aînés comme une « impureté », lui qui se croit pur, bon, vrai, dans son inexpérience immaculée. Le quatuor est interprété par Lumir Brabant, Vincent Dissez, Théo Oliveira Machado, Cécile Péricone qui déclament aussi les lettres que le fils s'adresse à lui-même.

Pour l'inventive metteuse en scène Noémie Ksicova, la mère meurt: l'enfant est sacrifié : *L'Enfant brûlé* « raconte la fabrique d'un monstre..., et quand les garde-fous tombent, les chiens sont lâchés... » Ivresse, fissure, effroi et violence contenue, l'alcool aide à l'oubli des petits arrangements. Et l'animalité est perceptible en soi, une bestialité tangible à travers la présence du chien de Gun, maltraité; « témoin silencieux de l'histoire, miroir de la conscience des hommes ». La mort maternelle déclencherait la violence filiale : le fils brutalise son père, sa fiancée et peut-être l'amante, s'autorisant ce pouvoir au nom de valeurs bafouées que lui-même trahit en tyran.

La représentation offre une succession cinématographique de scènes que séparent les noirs entre les tableaux, une nuit emplie de sons et de

résonances extérieures décuplées : aboiements, cris lointains, pas crissants. La maison de bois suédoise est entourée de verdure et de chemins de graviers que le père arpente, de retour de sa virée nocturne – espace d'inconnu pour le fils. Pulls scandinaves et neige qui tombe, les personnages sont exposés à une Nature environnante indifférente; ils rentrent chez eux dans la simplicité d'un abri de chaleur et de réconfort moral.

L'été est le temps de la villégiature dans un cabanon sur une île suédoise de l'archipel, entre la mer qui va et vient, se jetant sur le ponton de bois, les guirlandes de lumière accrochées pour fêter la Saint-Jean, et le bonheur de se jeter dans l'eau qui efface les tensions et les blessures intimes.

La représentation adaptée du roman interroge le passé et la mémoire sensible d'une existence au présent. Et l'amour serait un espace de réparation puisque le visage de l'amante ne fait que s'ajouter au palimpseste des figures autres déjà aimées, superposées, qu'on ne peut oublier.

Sentiment d'étrangeté, de mystère, et en même temps de reconnaissance immédiate universelle, la passion de la vie anime ces êtres énigmatiques que nous sommes tous, ne voulant rien sacrifier du douloureux mystère d'être au monde, en dépit d'une mort toujours vue comme lointaine. Or, les brûlures subies peuvent aussi mener à l'apaisement, à ce baume entrevu d'une vérité re-trouvée.

Un spectacle rayonnant de lumière et de vie par-delà les ombres sinistres recelées en ces belles figures.

Véronique Hotte

N'aime-t-on jamais que sa mère ? Noémie Ksicova reprend puissamment Stig Dagerman



© Jean-Louis Fernandez

On oublie souvent à quel point on a envie de coucher avec sa mère... A la fois chronique familiale suédoise, thriller psychologique haletant et théâtre de nos pulsions enfouies, *L'enfant brûlé* mis en scène par Noémie Ksicova, d'après le roman de Stig Dagerman, déploie une théâtralité simple et stylée qui vient puissamment nous le rappeler.

Il y aurait tant à dire sur l'histoire de cet *Enfant brûlé*. Inspirée du roman de Stig Dagerman, Noémie Ksicova se l'est largement réappropriée dans sa version scénique. L'auteur suédois, mondialement connu pour son *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* s'est suicidé à 31 ans. Il en a 25 lorsque ce roman est publié. Il y convoque probablement à travers le personnage de Bengt ses propres démons. Ici, catastrophe initiale, la mère de Bengt meurt. Dagerman, lui, a été abandonné par la sienne dès son plus jeune âge. Mais, au fond l'éclairage biographique n'a pas grand d'intérêt dans cette histoire qui remuera sans aucun doute chaque spectateur. **Que les psychanalystes d'ailleurs se ruent voir le spectacle de Ksicova : il interroge en effet la constitution d'un individu qui doit slalomer entre un Œdipe vraiment pas résolu, un état dépressif installé, un complexe de supériorité récurrent et bien d'autres schémas encore susceptibles**

de hanter bien des cabinets de consultation. On pourrait tenter ainsi de tenir à distance ce personnage trouble que Ksicova noircit par rapport à son modèle original. Mais comment ne pas sentir qu'il porte également, comme toutes les constructions artistiques de premier ordre, des interrogations et des tourments existentiels susceptibles de tous nous concerner ?

Puisqu'il tient beaucoup sur la tension dramatique – le suspens comme on dit en termes

cinématographiques – le spectacle de Noémie Ksicova mérite de ne pas être divulgué. On en dévoilera donc simplement le pitch de départ : Bengt perd sa mère lorsqu'il a 20 ans. C'est comme dans *Loss*, le précédent spectacle de Noémie Ksicova, une mort, une disparition qui enclenche le drame (ceci dit pour le psy de l'artiste). Bengt ne s'en remet pas alors que son père retrouve rapidement une autre femme (qui était probablement déjà son amante avant la mort de la mère). Parce qu'il veut préserver sa pureté, et ne pas basculer dans le monde de ces adultes qui vivent de compromis et de petites passions, qui s'accommodent si aisément de voir leurs idéaux déçus peut-être parce qu'ils n'en ont jamais eu, Bengt ne sort pas de son deuil et se promet de venger cette trahison. Personnage noir, que la douleur de la mort de sa mère ne lâche pas, il lance contre les adultes des diatribes susceptibles de réactiver les idéaux de quiconque a rêvé, adolescent, d'autre chose que ce que les adultes lui donnaient alors à voir, une vie minée de petites et d'innombrables lâchetés. Personnage violent et muré dans son moi, il paraît cependant aussi vulnérable que dangereux, pour les autres et pour lui-même. Ainsi, tantôt a-t-on envie de le comprendre, de le pardonner et de le prendre dans ses bras. Et tantôt que ses proches – sa fiancée Berit, son père Gunt et sa nouvelle compagne Gun, le recadrent un peu.

L'histoire, qui ménage de surprenants rebondissements, est mise en scène dans deux lieux principaux. Le modeste appartement de Bengt et son père. Et une sorte de bungalow dans une île dont la nouvelle compagne a la jouissance. Nous sommes en Suède. Rues désertes dans le vent et la neige, eau de vie qui réchauffe, plages désertes et feux d'artifice de la Saint-Jean se croisent dans cette action qui s'étire sur un peu plus d'un an. La mise en scène de Noémie Ksicova est maîtrisée, dépouillée. Fait exister les lieux secondaires par leur simple sonorisation. Travaille sur l'économie des dialogues dont les silences disent toute la tension qui habite les relations entre les personnages. Les événements sont parfois simplement suggérés. Demeurent un temps dans un halo d'incertitude. Tout est possible, comme dans la vie. Rien n'est écrit si ce n'est tout ce que les relations familiales inscrivent dans nos êtres. Le spectacle démarre par un dialogue entre une mère et son enfant au moment du coucher. Tout y est déjà. L'innocence, le désir, la jalousie de l'enfant, et l'adulte qui ne sait pas quoi en faire. Tout y est comme sur le plateau de Ksicova, plate-forme d'un théâtre où circulent et s'entrecroisent les réflexions sur ce qui nous constitue. Portée par des comédiens microtés, parfaitement dirigés dans leurs belles demi-teintes – Gunt falot attachant, Berit souffre-douleur tenace, Gun matrice solaire et ordinaire et Bengt, l'enfant noir – ***L'enfant brûlé* déroule une histoire aux allures cinématographiques, sans étalage de moyens, qui tout au long de ses 2h45 intrigue, surprend, questionne et rouvre sous nos pieds des gouffres que pour mieux vivre on se doit de vite refermer.**

Eric Demey – www.sceneweb.fr

« L'Enfant brûlé », le thriller ordinaire, terrifiant et fascinant de Stig Dagerman, mis en scène par Noémie Ksicova



ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE
/ D'APRÈS LE ROMAN DE STIG
DAGERMAN / ADAPTATION ET
MISE EN SCÈNE DE NOÉMIE
KSCIOVA

Publié le 29 février 2024 - N° 319

Noémie Ksicova orchestre avec brio la descente aux enfers de Bengt, que le chagrin transforme en bourreau. Quatre remarquables comédiens pour un thriller ordinaire, terrifiant et fascinant.

Meursault, le soleil en moins... Même amorce chez Stig Dagerman que chez Camus, pour deux romans quasi contemporains qui provoquent, l'un et l'autre, crainte et tremblement. La mère de Bengt meurt. Bengt semble inconsolable. Méthodiquement et inexorablement, il fait payer ses proches : son père, Knut, qui a l'audace de vouloir continuer à être heureux, sa fiancée, Bérit, trop tendre pour échapper à son emprise, sa nouvelle belle-mère, Gun, sorte de Phèdre australe séduite par un gendre pervers. On comprend vite que Bengt ne va pas bien, mais l'on met du temps à comprendre que cet héautontimorouménos qui « *frappe sans colère et sans haine, comme un boucher* », est à la fois « *la plaie et le couteau* ». Si l'on a d'abord pitié de Bengt – comment ne pas plaindre les orphelins – on en vient progressivement à le haïr. Noémie Ksicova et les excellents comédiens qu'elle réunit dans cette angoissante spirale théâtrale installent magistralement les conditions du malaise et de l'épouvante. Lumîr Brabant, Vincent Dissez, Théo Oliveira Machado et Cécile Péricone sont éblouissants et terribles. À chaque fin de

séquence, on se demande avec toujours plus d'inquiétude qui sera la victime de cette épopée psychotique, où celui qui se croit pur s'en prend aux innocents. Rien n'échappe à sa tyrannie jalouse, pas même le chien, pas même lui.

Topique de l'angoisse

Noémie Ksicova a adapté le texte de Stig Dagerman en allégeant sa trame et en simplifiant sa langue, ne conservant de la partition originelle que les lettres émétiques par lesquelles Bengt justifie l'odieux traitement qu'il impose à ceux qui l'aiment. On est en Suède et l'on pourrait se croire chez Bergman, à ceci près que le malheur ne se tricote pas ici entre adultes consentants. Dans l'histoire que raconte Dagerman, l'ogre est l'enfant : ce renversement fait frémir, tant on a l'habitude de croire que tout est la faute de Saturne ! Qui est responsable, alors ? Alma, la mère défunte, a élevé ce serpent. Qui était-elle ? Quelle est la mère qui élève Œdipe en flattant son complexe ? Le dialogue avec lequel s'ouvre la pièce le suggère habilement aux spectateurs d'emblée prévenus : pas simple de retrouver papa au salon quand son fils réclame que maman demeure à ses côtés pour la nuit... La composition musicale et la création sonore de Bruno Maman sont d'une extraordinaire acuité et participent très largement à installer l'effroi au sein de l'ordinaire. Repas pris en commun, vacances en famille : tout pourrait se passer au mieux si la porte entre l'antichambre de l'inconscient et le salon demeurerait hermétiquement fermée. Mais le crissement des pas dans la neige, les cliquetis des couverts, le clapotis de l'eau sonnent comme des alarmes et donnent l'impression que le refoulé et les pulsions cherchent à entrer. En notre époque de ressentiment, la question est posée à chacun : comment garder la porte ?

Catherine Robert

« L'Enfant brûlé », à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, un inceste et sa torture

par David Rofé-Sarfati

01.03.2024



Librement adaptée du roman du Suédois *Stig Dagerman*, la pièce de Noémie Ksicova ose planter dans l'hyperréalisme, une histoire que chacun aurait préférée voir être filtrée par le mythe et la fiction.

Une intrigue merveilleuse, mais insoutenable.

Il existe plusieurs façons de sortir du trauma et chacune s'arme de la poésie. Notre héros, l'enfant brûlé, ignore l'ambivalence; il se tient au monde en voisin de la folie. Il ne connaît que l'élémentaire et sa répétition. Très jeune enfant, il demandait chaque soir à sa mère si on pouvait payer ses amendes/amandes avec des graines à donner aux poulets/gendarmes. Il prenait les mots au pied de la lettre et de leur son. Lorsque plus tard, à la suite d'une longue maladie, sa mère décède, le jeune homme bisse à l'infini et compulsivement l'instant de l'annonce de la mort. Brûlé de l'intérieur, il retournera sa colère et sa folie contre son père, puis contre la nouvelle fiancée de son père, encore envers le chien Hector de celle-ci.

La voici toute l'histoire et sa monstruosité (beaucoup ne voudront rien en savoir vraiment) : L'incandescence de son esprit d'orphelin inconsolable conduit le jeune homme à posséder la nouvelle femme du père veuf, et trop joyeux. Et elle s'abandonnera à lui sans cesser de fréquenter le père. L'inceste s'installe sous nos yeux chez ce fils qui emprunte la couche du père. Le cycle des générations s'aplatit. La construction tient du fantasme, mais aussi de l'extravagante quête d'un absolu. La mère est proclamée pure. La fiancée du père remplace la mère morte; elle est son Andromaque, son épouse modèle et sa mère modèle tout à la fois (ou peut-être ni l'un ni l'autre!). La suite qu'il ne faut pas ici divulguer est palpitante. Elle traverse la vie, la mort et la porosité entre les deux.

Une mise en scène pertinente

On l'aura compris. La pièce raconte une abomination imbibée de folie et débordant le traumatisme. Noémie Ksicova s'interdit le jugement ou complaisance. Elliptique, son théâtre suggère plus qu'il ne montre.

Le moyen pour moi de toucher l'universel. Plus je pars d'une nécessité de partager, plus je touche tout le monde.

Cette déchirure, cette brûlure, ce vide insondable, la metteuse en scène, inspirée, choisit de le raconter dans un réalisme pur. Les comédiens et les comédiennes défendent, admirables, le geste. Ils semblent si pareils à nous, tandis que l'esthétique aide à soutenir l'horreur du propos. Nous sommes enchantés et stupéfiés. Pour tolérer l'intrigue et son vertige, la scénographie, le décor, la bande son et la lumière avec ses noirs fabriquent l'hypnotique nécessaire. L'ensemble est formidable : subtil et intense.

Un chef-d'œuvre

L'enfant brûlé mis en scène par Ksicova compose certainement un chef-d'œuvre dont il faut remercier la maison de Stéphane Braunschweig. L'auteur Stig Dagerman est né en 1923, il fut le chef de file de la jeune littérature suédoise des années quarante. Il a écrit romans, nouvelles, pièces de théâtre, essais et scénarios de films. Abandonné par sa mère peu après sa naissance, il aborde dans son œuvre la difficulté d'être au monde. Il mettra fin à ses jours en 1954. *L'Enfant brûlé* est son troisième et avant-dernier roman

Le théâtre de Noémie Ksicova force l'admiration. Elle voyage avec pudeur pour le deuil, la perte, poursuit un théâtre qui serait *un espace de consolation et de réparation*. Jamais la torture du deuil fut aussi bien racontée que par la chronique faussement banale d'une folie qui crée l'incestuel et d'un inceste qui brûle de sa propre folie. Il y aurait beaucoup à questionner encore de cette pièce si riche. L'amour, le vrai, même incestueux, doit-il être réciproque ? Le père n'est-il pas le seul amour vrai d'un fils ?

L'invitation est posée par ces lignes d'aller découvrir par soi-même l'immensité de cette œuvre.

L'Enfant brûlé

d'après le roman de Stig Dagerman

mise en scène Noémie Ksicova

durée 2h20

27 février – 17 mars

Berthier 17e

[réserver](#)

Pour aller plus loin, une table ronde est organisée par l'Odéon le lundi 11 mars sur L'influence de Stig Dagerman en France à l'occasion du centenaire de sa naissance. La metteuse en scène Noémie Ksicova échangera avec chercheurs, auteurs et philosophe. [réserver](#)

avec

Lumîr Brabant (Bérit)

Vincent Dissez (Knut)

Théo Oliveira Machado (Bengt)

Cécile Péricone (Gun)

et le chien Mésa

Crédit photo L'Enfant brûlé © Jean-Louis Fernandez

France Inter – *Le masque et la plume*

Dimanche 10 mars 2024

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-10-mars-2024-5595489>



Les nouvelles pièces d'Alexis Michalik, Noémie Ksicova, Arthur Nauzyciel, Valéry Rodriguez, Nora Hamzawi...

Dimanche 10 mars 2024

▶ ÉCOUTER (46 MIN)



Provenant du podcast
Le masque et la plume

(...)

"L'Enfant brûlé", d'après un texte de Stieg Dagerman, mis en scène par Noémie Ksicova

▶ [A l'Odéon, théâtre de l'Europe jusqu'au 17 Mars](#)

Troisième création de la jeune metteuse en scène Noémie Ksicova, d'après le texte de Stieg Dagerman. "L'Enfant brûlé" en question se prénomme Bengt, c'est un jeune homme d'une vingtaine d'année qui vient de perdre sa mère. Il est inconsolable, il ne s'en remet pas, d'autant qu'il se retrouve face à son père, qui lui, vit un nouvel amour depuis quelques temps déjà. La fiancée de Bengt et la maîtresse de son père entrent en scène, tantôt dans l'appartement du père et de son fils, tantôt dans un lieu de vacances, sur une île.

(...)